

Oisín
McKenna
Lundi,
c'est
loin



Lundi, c'est loin

OISÍN MCKENNA

Lundi, c'est loin

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Olivier Deparis*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

Ceci est une œuvre de fiction. Les personnages, lieux et situations décrits dans ce livre sont imaginaires ou utilisés de manière fictive : toute ressemblance avec des personnages ou des événements existants ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez 4th Estate en 2024,
sous le titre : *Evenings and Weekends*.

ISBN 978.2.8236.2312.3

© Oisín McKenna, 2024.

© Éditions de l'Olivier pour l'édition en langue française, 2026.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour ma mère, Fiona, et pour mon père, Ricky

*« passer l'été à
ne rien faire
et sans gagner
un sou. »*

Eileen Myles, « Peanut Butter » (1991)

2019

1

Une baleine se retrouve coincée dans la Tamise. Une baleine rare, une baleine de grande taille, un hyperoodon boréal pour être précis. Cinq mètres de long, douze tonnes de lard frémissant et d'os. Elle se débat, paniquée, son corps à moitié échoué près des chariots de supermarché et des seringues de Bermondsey Beach. Dès le vendredi, c'est une star. Sur Twitter on lui donne un nom. On incruste sa photo sur des images des *Simpson*, du *Seigneur des anneaux*, d'*Harry Potter* – au début, c'est un mème hilarant, puis ça devient une mode agaçante quand les marques commencent à s'en emparer pour vendre leurs produits sur Instagram. Tout à coup, il convient d'avoir un avis. On appelle les talk-shows de l'après-midi pour lui souhaiter bonne chance et proposer des solutions afin de lui venir en aide. On crée des cagnottes en ligne, on organise des ventes de gâteaux, on récolte des milliers de livres sterling en quelques heures, bien que certains soulignent que d'autres causes – les banques alimentaires, le cautionnement des contrôles judiciaires, les réfugiés d'outre-Méditerranée, les anciens combattants blessés de l'armée britannique, la prise en charge des personnes transgenres, la Syrie d'une manière générale – seraient plus dignes de notre argent. Des camps s'opposent, il y a des vainqueurs et des vaincus. On attribue la responsabilité de la situation à un mélange entre les émissions de CO₂, le plastique à usage unique, l'Union européenne, l'écofascisme, le volume de combustibles fossiles nécessaires au fonctionnement d'Internet et

l'entêtement à vouloir s'habiller dans les magasins de vêtements low cost. La part exacte de chacun de ces facteurs reste à déterminer, mais une chose est sûre : cette baleine n'augure rien de bon. Elle pointe un doigt accusateur. Personne n'est innocent sous son regard impassible. Vous, déclare-t-elle, vous êtes moralement, spirituellement et écologiquement en faillite. Elle vit encore, mais tout juste.

C'est un été tendu. On est en juin. Des employés de bureau déshydratés jaillissent des bouches de métro, les nerfs à vif et angoissés. Chaque nouveau jour de beau temps, on se sent obligé de regarder par la fenêtre et de remarquer : « C'est très inquiétant, non ? », comme s'il était de mauvais goût de parler du soleil et du ciel bleu sans évoquer également l'extinction de l'espèce humaine et des baleines. L'air est chaud et humide. Aucun drap qui ne soit trempé, rien, nulle part, qui ne soit collant de sueur. Les heures de chaque journée se partagent entre chaleur insupportable et pluie diluvienne. C'est ainsi depuis trois semaines seulement, pourtant on peine à imaginer qu'il en a jamais été autrement. Les gens se déplacent lentement, si tant est qu'ils se déplacent. Personne n'a eu une réflexion cohérente de tout le mois.



Ed Seymour, coursier, est en route pour livrer un carton de viennoiseries dans un bureau de Canary Wharf. Il est en nage et n'a pas été aussi joyeux depuis des semaines. Il longe le fleuve à vélo – ce n'est pas le chemin le plus court, mais c'est si apaisant de regarder l'eau scintiller – quand il aperçoit la baleine sur la rive d'en face. Il s'arrête et se frotte les yeux comme un personnage de dessin animé pris de folie. Ed Seymour, un mec bien, un mec normal, un mec dont la copine est enceinte, est convaincu qu'il s'agit d'une hallucination. Pour lui, cette baleine est la dernière d'une longue série de créatures imaginaires rencontrées récemment, parfois amicales, parfois menaçantes, mais, détail essentiel, jamais réelles.

Ce n'est pas la première hallucination d'Ed cette année, ni la deuxième, ni la troisième, ni la quatrième. Il y a neuf semaines, il a appris que Maggie, sa copine, était enceinte et que sa vie ne serait plus jamais la même. Si ce bouleversement n'est pas nécessairement malvenu, il n'en demeure pas moins imprévu, et le choc a amené Ed à appeler son ami Callum, petit dealer de son état, pour lui donner rendez-vous au pub. Callum, en apprenant la nouvelle, a consolé Ed de la seule façon qu'il connaisse : en lui glissant un acide sous la table. Ed n'avait pas envie de se défoncer, épuisé qu'il était par la nouvelle de cette grossesse et par le fait que son ami ne sache exprimer de l'amour autrement qu'en distribuant de la drogue, mais voyant qu'après tout Callum tentait seulement d'exprimer de l'amour – et encore soucieux, à trente ans, de ne pas passer pour une mauviette –, il a cédé à contrecœur, fidèle à son besoin de toujours faire plaisir. Il a placé le buvard sous sa langue et, vingt minutes plus tard, les murs ont viré au rose et se sont tapissés de chair. Ils se sont dilatés et contractés telle l'enveloppe d'un poumon, et Ed s'est mué en frêle petite bronchiole.

Il s'accroche à présent à son guidon, respire difficilement, se demande s'il va mourir. Cette question, il se l'est posée plus d'une fois depuis janvier, quand son père, ouvrier de chantier, est mort à cinquante ans et qu'Ed a compris que la vie pouvait s'arrêter. Ed a toujours appréhendé la mort d'une manière théorique, mais à présent qu'il y a été confronté charnellement – l'AVC de son père, ses mains glacées –, elle n'est plus abstraite ni hypothétique. Elle est réelle, déchirante, une douleur inacceptable, une douleur telle qu'elle ne devrait tout bonnement pas exister. La mort peut frapper n'importe qui à tout moment, même les gens comme le père d'Ed, des gens costauds, des gens solides, des gens qui résistent aux éléments comme un monument préhistorique encore debout. Même ces gens-là meurent. Même Ed mourra. Aussi, quand il regarde cette baleine et que son cœur ébranle sa poitrine jusqu'à ses oreilles, il se dit : Ça y est. C'est la fin. Je ne connaîtrai jamais mon enfant.

Il sort son téléphone et s'apprête à appeler Maggie pour lui dire adieu, mais, se souvenant qu'elle est au travail, et enceinte de surcroît, il mesure combien la nouvelle de sa mort imminente serait à la fois inopportune et perturbante. Il lui a soigneusement caché son trip sous acide – il n'est pas à un secret près –, bien qu'elle seule sache le calmer lors de ces crises de panique (l'emmenant dans un endroit tranquille, le prenant dans ses bras, le faisant respirer au même rythme qu'elle).

Elle a été formidable à l'enterrement. Elle veillait à ce que tout le monde sache où se trouvaient les toilettes, qu'il y avait du café (normal et déca), quels sandwichs étaient sans beurre ou sans mayo, elle sortait une petite blague de temps en temps pour détendre l'atmosphère. Elle sentait toujours quand ça devenait trop dur pour lui. Elle posait alors sa main sur la sienne, la serrait, la caressait de son pouce, et doucement elle disait : « Je t'aime très fort. »

Ce soir-là, chez eux, elle a pris la tête d'Ed entre ses mains et lui a embrassé les cheveux, il s'est senti comme un tout petit enfant.

Bref, il préfère appeler les secours, et quand on lui répond il se lance aussitôt dans une tirade inintelligible. Il explique que son cœur bat à toute vitesse, qu'il est peut-être en train de mourir, qu'il y a une baleine à moitié échouée au bord de la Tamise mais qu'elle n'existe pas pour de vrai.

« Calmez-vous, monsieur. Je vais vous demander de reprendre depuis le début. »

Il tente de respirer comme le lui aurait fait faire Maggie.

« Je pense que j'hallucine. J'ai vu une baleine au bord de la Tamise. »

À l'autre bout de la ligne, on rit.

« Vous n'hallucinez pas, monsieur. Cette baleine est bien réelle.

– Ah bon ?

– On en parle aux infos. Elle est bien réelle. »

Ed est mortifié et soulagé. Il s'excuse, raccroche et, après avoir respiré plusieurs fois pour se calmer, prend une photo de la baleine pour l'envoyer à Maggie. Il lui dit qu'il l'aime et qu'il a hâte de

la voir tout à l'heure. Il lui souhaite bon courage pour sa dernière journée de travail.

Puis il se souvient qu'il est censé livrer des viennoiseries à un événement de networking et que, en partie à cause de l'itinéraire panoramique, en partie à cause du temps perdu avec la baleine, il a maintenant une demi-heure de retard. À son arrivée, les participants à l'événement se plaignent d'avoir attendu leurs pains au chocolat et d'avoir faim. Il n'est que 10 heures, et il a déjà perdu de l'argent : il aurait dû avoir bouclé deux ou trois livraisons à l'heure qu'il est. Il se rattrapera dans la journée. Finis les itinéraires panoramiques et les pauses pipi. Il va avoir un enfant et il ne dort plus la nuit, angoissé à l'idée de ne pas pouvoir payer les couches, la nourriture et Dieu sait quoi d'autre.

• • •

Maggie ne remarque le message d'Ed que plus tard dans la journée. Elle fait sa pause, sa toute dernière, dans la cuisine du café de Greenwich où elle travaille comme serveuse depuis huit ans. Il est 16 heures. Dans une heure, elle quittera son poste pour la dernière fois. Elle voit le message, s'abstient de l'ouvrir et tourne son téléphone vers Renée pour regarder avec elle un extrait de journal télévisé.

Renée plisse les yeux et secoue lentement la tête.

« Non. Non. Là, ça m'échappe. »

Maggie rit, incrédule, et s'écrie : « Mais c'est son portrait craché !

– Franchement, je trouve pas. »

Elles regardent une biologiste marine, Valerie, répondre à une interview.

Valerie est chargée du retour à la mer de la baleine. Elle explique au journaliste en quoi consistera l'opération de sauvetage. Elle est sûre d'elle et claire.

Mais l'important à propos de Valerie, c'est la chose suivante : elle ressemble comme deux gouttes d'eau à la princesse Diana.

Enfin, plus ou moins. On peine à s'accorder sur le degré précis de la ressemblance, et, naturellement, il a suffi que quelqu'un publie un extrait de cette interview sur Twitter pour relancer aussitôt la discussion.

Des centaines d'individus, puis des milliers, ont fait connaître leur avis. Des jumelles. Le jour et la nuit. Non, cette biologiste marine ne ressemble pas à la princesse Diana, mais plutôt à Lady Gaga, à Marine Le Pen ou, plus étrange, à sainte Hildegarde de Bingen. Un nouveau sous-genre de théorie complotiste apparaît : Diana n'est pas morte. Elle menait tout ce temps l'humble vie d'une biologiste marine. Au début c'est du second degré, puis ça devient sérieux, puis ça finit par être un inextricable mélange des deux. Ce n'est pas simplement qu'elle ressemble à la princesse Diana, soulignent les complotistes : elle parle aussi comme elle. Elle dit « Eh bien, la Tamise n'est pas très profonde pour une baleine de cette taille » avec exactement la même intonation que le « Eh bien, nous étions trois dans ce ménage » de la princesse Diana dans sa fameuse interview de 1995 accordée au journaliste Martin Bashir. Partout dans Londres, on revisionne l'interview en question et on est frappé par le magnétisme de Diana. Icône gay, dit-on, icône de la mode, icône du xx^e siècle, Diana, princesse du peuple, on t'aime. Puis le jeu de mots, un temps réfréné, mais inéluctable : *Diana, princesse du poulpe*, publié simultanément par des dizaines, des centaines, des milliers d'individus, chacun revendiquant la paternité de la formule et dénonçant toute utilisation sans citer de source comme une violation éhontée de la propriété intellectuelle. Puis le débat de circonstance sur les biens communs numériques – ça, tout le monde connaît, chacun ressort ses vieux arguments –, et Maggie se demande : Trouve-t-elle vraiment que Diana, princesse du peuple, et Diana, princesse du poulpe, se ressemblent tant que ça ? Mais bon, peu importe. Ce qui compte, c'est que ce soit rigolo de le dire.

Comment expliquer toutes ces subtilités à Renée ?

Maggie range son téléphone et Renée retourne à sa planche à

découper. Les mains teintées d'un violet vif par la betterave, elle raconte une anecdote sur son fils de six ans.

« Jackson veut être biologiste marin, maintenant. Tu te rends compte ? Je me demande bien où il est allé chercher ça. Je comprends qu'on puisse s'intéresser à la mer, mais lui, il ne l'a presque jamais vue. » Elle découpe rapidement tout en parlant, et Maggie repense à une blague lue sur Internet selon laquelle la mer serait queer (exubérante, mystérieuse, subversive). Elle commence à raconter la blague à Renée, puis hésite ; elles appartiennent à des générations différentes, ont des repères culturels différents. Elle se contente de résumer : « La mer, c'est gay, tu sais. »

Renée la dévisage. Maggie est gênée. Renée est une femme sérieuse, c'est la mère de Jackson, futur biologiste marin. Maggie est une femme qui sort des trucs du genre : « La mer, c'est gay, tu sais. »

Renée rit, perplexe. « Comment ça, la mer, c'est gay ?

– Beaucoup d'enfants gay aiment la mer. »

Renée soupire, fait comme si elle n'avait pas entendu, se rince les mains. Elle dit : « Toi aussi, tu vas bientôt l'avoir, ton petit biologiste marin. Comment ça va ? »

Maggie inspire. « Super », répond-elle.

Elle marque un temps, laisse son sourire s'attarder.

Puis elle reprend : « Enfin, j'ai peur aussi, bien sûr. Mais pas de nausées matinales, c'est déjà ça. Et on est prêts pour le grand départ. Je regrette juste de devoir vous laisser, toi et les autres, ici !

– Oh, cet endroit ne te manquera pas. Londres, par contre...

– Je ne serai qu'à une demi-heure de train. Au fond, je vais habiter une banlieue de Londres. »

Renée lui adresse un sourire d'encouragement et en reste là.

Ça remonte à presque douze semaines, Maggie et Ed n'avaient pas eu de relations sexuelles depuis des mois. Même eux, ça les a surpris. Ils rentraient de Brighton, un peu ivres de bière et de soleil, un peu plus audacieux que d'ordinaire. La ville vibrait, anormalement chaude pour la saison, la peau en feu. Maggie vibrait,

elle aussi. Le souffle d'Ed dans son oreille. Leurs nez qui se touchaient. Une légère douleur au début, puis l'imperceptible passage de « Attends, vas-y doucement » à « Putain, c'est bon », tous deux voulant que ce soit plus profond, plus long, plus tout. Ils ont joui en même temps. Il est retombé sur elle, puis sur le matelas, et sa bite s'est affaissée sur sa cuisse, dégoulinante de sperme. C'était mignon. Elle a regardé ça en souriant, et il a souri de la voir sourire.

Puis le retard de règles.

Puis le pipi sur le bâtonnet.

Puis la confirmation du médecin. C'était incontestable. Elle était enceinte.

D'autres événements ont suivi. La première fois qu'elle s'est dit, en voyant une mère dans la rue : Est-ce que ça pourrait être moi ? Les conversations avec Renée, l'une des premières personnes à qui Maggie ait parlé de sa grossesse, ayant désespérément besoin de conseils de la part d'une femme mûre et bienveillante.

D'abord une impression ténue, à peine notable, mais le temps que la confirmation du médecin tombe, sa décision était prise : c'était fantastique, miraculeux, la meilleure chose qui puisse lui arriver.

Elle avait trente ans : et si c'était sa seule chance ?

Et Ed ? Ed fera un excellent père. Il imite des personnages de dessin animé. Le bébé va adorer son Homer Simpson, et aussi sa façon de chanter à la Frank Sinatra. Bien sûr, ado, il aura honte des chansons à la Sinatra – « T'es trop nul, papa » –, mais Maggie répondra : « Ne sois pas si dur avec ton pauvre père, il se met en quatre pour toi », et ce sera vrai, car, oui, Ed se mettra en quatre, c'est déjà le cas, il se lève de bonne heure pour les anniversaires, et aussi le dimanche, parfois même le mardi pour lui préparer son petit-déjeuner préféré. C'est ça, la vie qui t'attend, mon bébé ! Un petit-déjeuner spécial de ton papa un mardi pourtant ordinaire, et quand tu auras passé l'adolescence, tu repenseras à ses chansons gênantes avec tendresse.

Bon, restait le problème de l'argent. La lente dégringolade dans les profondeurs de leur découvert. Même en faisant très attention – pas de vacances, pas de restos, même pas de plats à emporter, pas de nouveaux vêtements –, ils n'ont pas les moyens de vivre à Londres, et ça, c'est sans bébé. Combien coûtent les couches ? Et la nourriture, les produits de toilette, la crèche ? Ils se débrouilleraient, se sont-ils dit. Ils s'éloigneraient. Ils iraient à Leyton, à Romford, à Dagenham. Un bébé ne survivrait pas dans leur appartement de Hackney, de toute façon. Ed y survit à peine. L'humidité de leur chambre affecte sa respiration, son travail, leur vie sexuelle. La moquette est complètement moisie, et l'essoufflement d'Ed est devenu chronique.

Ils ont donc improvisé. Ils se seraient raccrochés à n'importe quoi. C'était comme si on leur était tombé dessus pour leur demander de décider du cours de leur vie en quelques secondes. « Basildon ! » ont-ils lâché sous la pression, le visage grimaçant, le dos voûté comme pour dire : C'est bon ? C'est la bonne réponse ? « Bébé ! » ont-ils poursuivi ; puis, plus hésitants : « ... bébé ? » ; et enfin, se regardant droit dans les yeux, hochant la tête avec gravité : « Bébé », ont-ils confirmé. Point final.

Maggie se fera embaucher au restaurant où travaille sa cousine, Ed dans l'un des centres de distribution de Tilbury.

« Je ne suis jamais allée à Basildon, lance à présent Renée en sortant des cartons du congélateur.

– C'est une ville agréable. Il y a un centre commercial. Un centre de loisirs. C'est pas trop loin de la mer. On paiera cinq fois moins de loyer pour une maison trois fois plus grande. On sera près de chez ma mère, et de celle d'Ed, on va donc économiser une fortune en frais de garde, et Ed est casanier dans l'âme, de toute façon.

– Oh, ben oui, c'est bien. Et comme tu dis, c'est pas trop loin, vos copains pourront venir vous voir. Ce garçon, là, comment il s'appelle, déjà ? Un gentil gars. Un peu réservé jusqu'à ce qu'il ait quelques verres dans le nez. Je n'oublierai jamais quand tu l'as

amené à la fête du personnel pour Noël et qu'il a chanté Cher au karaoké.

– Phil.

– Il n'avait même pas besoin de regarder l'écran. Il connaissait les paroles par cœur. »

Maggie rit en y repensant, puis inspire sèchement.

Elle déménage la semaine prochaine et elle ne lui a encore rien dit.

Il est 17 heures, l'heure de partir.

Elle se rend dans la cuisine. Entre ses dents, elle marmonne : « C'est ma dernière journée. »

Elle s'efforce de tout graver dans sa mémoire comme si elle regardait un film.

À Renée, elle a toujours cru qu'elle dirait : Renée, tu es la meilleure personne avec qui j'aie jamais travaillé et je t'aime. À son chef, elle se voyait dire : Adrian, tu es un tyran et c'est pour ça que tu n'arrives pas à garder tes employés dans ce boui-boui hors de prix. Mais une fois présente à la petite fête organisée par Renée dans la cuisine, elle ne dit pas grand-chose. Renée a préparé un plateau de bouchées olives-fromage. Chacun sirote un apéritif et dit : « Santé ! » Bizarrement, c'est entré dans la légende du café, le fait que Maggie adore ces bouchées. Son amour pour elles est devenu une blague récurrente. Si quelqu'un dit : « Maggie, tu veux bien sortir les poubelles ? », quelqu'un d'autre ajoute : « Seulement si tu lui donnes une bouchée olives-fromage ! » Maggie ignore d'où vient la blague, ou même pourquoi c'en est une ; elle n'est en réalité que moyennement emballée par ces bouchées et ne se rappelle pas avoir un jour exprimé une autre opinion. Mais bon, c'est gentil à Renée de les avoir préparées. Elle la serre dans ses bras, lui dit qu'elle est adorable. Elle fait ses adieux et sort.

Dehors, elle s'assied sur le banc où elle avait l'habitude de fumer. Des touristes se pressent les uns contre les autres pour prendre des photos avec Canary Wharf à l'arrière-plan, un *Evening Standard*

claque à ses pieds : photo granuleuse de la baleine, gros titre racoleur. C'est ma dernière journée, se répète-t-elle.

Elle respire et écrit un message à Phil, tapant rapidement et appuyant sur ENVOYER avant d'avoir le temps de douter. *Tu es libre demain matin ? J'ai une grande nouvelle.*

• • •

Depuis longtemps existe une compétition entre Maggie et Phil, si palpable et réelle qu'il paraît franchement absurde que ni l'un ni l'autre n'ait jamais abordé le sujet.

Quand ils avaient onze ans, par exemple, un chariot de supermarché est apparu dans le lotissement où ils ont grandi. Personne ne savait d'où il venait et personne ne l'a jamais su. C'était l'été, saison durant laquelle des phénomènes inexplicables peuvent se produire de manière aléatoire sans que personne n'ait besoin de comprendre le pourquoi du comment.

Cet été-là, le temps était particulièrement long. Il faisait chaud. C'était l'été où ils étaient copains avec Kyle Connolly, lequel avait fumé une cigarette. Ça ne lui avait pas plu, il n'en avait donc jamais fumé d'autre, ce qui lui donnait une aura supplémentaire : avoir fait une chose si transgressive et être au-dessus même de ça ! C'était d'un charme indicible. Il avait embrassé une fille à Majorque, une autre à Chelmsford. Il portait une ceinture à clous argentés.

Maggie et Phil se disputaient âprement son affection.

Quelqu'un lançait : « On joue au jeu du chariot ? », et Maggie et Phil se dirigeaient d'un pas pressé vers le chariot en question, sans jamais reconnaître qu'ils tentaient de se doubler, sans jamais se mettre à courir de peur d'avoir l'air désespérés. Kyle traînait derrière, désinvolte.

Le jeu fonctionnait ainsi : une personne s'asseyait dans le chariot, et une autre la poussait le plus vite possible. Maggie et Phil voulaient toujours être celui ou celle qui poussait Kyle.

Cet été-là, Kyle et Phil ont joué également à un autre jeu, sans rien dire à Maggie. Comme le chariot lui-même, ce jeu faisait partie des grands et insondables mystères de l'été. Même si Phil avait voulu en parler à Maggie, il n'aurait su quels mots employer. C'était une idée de Kyle. Il l'avait proposée d'une manière vague, en gloussant, au moyen de gestes et de phrases inachevées. Phil ignorait d'où venait ce jeu, mais il savait qu'il le trouvait agréable et qu'il avait envie de continuer d'y jouer. Le principe était le suivant : Phil se rendait chez Kyle, s'enfermait avec lui dans sa chambre, tous deux se déshabillaient et Kyle s'allongeait sur Phil sous la couette. Ils restaient ainsi vingt minutes – les yeux ouverts, les bras immobiles le long du corps, la poitrine gonflée, retenant leur souffle, sans bouger d'un millimètre.

Un jour, Maggie est entrée. Elle avait attendu ses amis pendant des heures. Ne les voyant pas arriver, elle est passée chez Phil, puis chez Kyle, a monté l'escalier en courant, deux marches à la fois. Elle a fait irruption dans la chambre et les a trouvés au lit. Elle a été très déroutée.

« Qu'est-ce que vous faites ? a-t-elle demandé.

– Rien », ont-ils répondu, affolés, cherchant des excuses. Ils ne savaient pas vraiment ce qu'ils faisaient, mais ils comprenaient instinctivement que c'était mal, et donc qu'eux-mêmes, par extension, étaient condamnables. Il était essentiel pour eux que personne ne soit jamais au courant.

Maggie a dit : « Il faut que j'aille manger, là », alors qu'il n'était même pas encore midi. Elle s'est précipitée hors de la chambre et les garçons, tacitement, ont convenu de ne jamais rejouer à ce jeu.

Le lendemain, Maggie a dit à Phil : « Ça m'est égal, pour hier, j'en parlerai pas, à condition que tu laisses Kyle me pousser moi *et seulement moi* dans le chariot pendant trois semaines. »

Phil a jugé cet accord honnête.

Les trois semaines suivantes, Maggie a défilé dans le lotissement comme une reine.

Il est 17 h 30, et Phil est retenu à une réunion qui devrait être terminée. Il joue avec le bouton-poussoir de son stylo. Il tousse en cherchant à peine à dissimuler son impatience. Ici, les fenêtres ne s'ouvrent pas. Le soleil est placé de telle manière qu'on est ébloui quel que soit l'endroit où on est assis. Cette salle, qui d'ordinaire sent la climatisation et la poussière brûlée d'un rétroprojecteur en surchauffe, est aujourd'hui remplie d'une troublante odeur organique : la sueur, l'haleine de café, le bref mais choquant relent d'un pet passé inaperçu. Dehors, il y a Londres. De temps en temps, ses sons – sa circulation, le chant de ses oiseaux, ses cris – percent le vacarme ambiant du bureau : la VMC, les vieux PC minables qui grognent sur leurs tables, un bip aigu qui se produit exactement au même moment chaque semaine et que personne ne s'explique. Tout le monde est sur son téléphone. Phil reçoit plusieurs messages d'affilée : Debs, sa colocataire, est en train de choisir sa tenue pour la fête de demain et veut savoir si sa nouvelle robe lui donne l'air de Theresa May.

Alan, le supérieur de Phil, s'entraîne à l'expression de la gratitude. Afin de remercier l'équipe pour son travail, il a dispersé des mini-paquets de Haribo sur la table au début de la réunion (« Bonbons ! » a-t-il annoncé à la manière d'un animateur pour enfants, voire d'un enfant tout simplement). Les papiers vides, le coup de pompe après l'excès de sucre et le ronron permanent de la conversation rappellent la fin grincheuse d'une fête de sixième

anniversaire, où les parents s'attardent pour discuter entre eux. Plus personne n'est payé depuis 17 heures.

Phil rêve. Plus précisément, il pense à Keith, au livre qu'il compte lui offrir ce week-end et au petit mot qu'il souhaite y ajouter.

Keith, écrira-t-il, avant de te connaître, j'ignorais que la terre sous Londres était composée d'argile – une des nombreuses choses profondes que tu m'as apprises.

Il répète cette phrase dans sa tête, la corrigeant ici ou là.

Keith, avant de te connaître, je ne me doutais pas que la terre sous Londres était composée d'argile. Ce n'est pas la seule chose profonde que j'ai apprise de toi.

Le livre en question traite de géologie, celle de Londres en particulier, les minéraux présents dans le sol, les plantes qui s'y épanouissent, le goût de l'eau du robinet, l'argile dure que Keith retourne dans son jardin partagé le dimanche matin pendant que Phil s'échine avec le coupe-bordure.

Parfois, surtout l'été, comme en ce moment, Keith retire sa chemise pour travailler, et la sueur coule le long de son dos jusqu'à la ceinture de son pantalon.

Parfois, il embrasse Phil ainsi, à moitié nu, maculé de terre, trempé, et Jacinta, la vieille dame du jardin voisin, siffle, dit : « Bravo, les garçons ! » et se plaint de ne pas s'être elle-même roulée dans l'herbe depuis trop longtemps. Après quoi ils écoutent généralement les anecdotes drôles mais interminables de Jacinta sur les disputes au sein de l'association gérant ces jardins partagés, tandis que Phil rêve d'avoir Keith pour lui tout seul.

Phil a acheté ce livre parce que Keith s'intéresse au sol, aux arbres, aux oiseaux et aux bâtiments de Londres. C'est en réalité ces choses-là qu'il désigne quand il dit « choses profondes » ; de temps en temps, Keith partage une information sur la ville, et cette information suffit à rendre la ville étrange et tout à fait nouvelle.

Phil perçoit un changement dans la salle. Alan n'est plus le seul à parler. Phil se concentre à nouveau sur la conversation ;

apparemment, il a été demandé à chaque membre de l'équipe de décrire un événement de la semaine dont il est fier. Il est maintenant presque 18 heures – la réunion devrait être terminée depuis une heure. Chacun évoque une tâche difficile qu'il a menée à bien, une avancée au niveau personnel ou professionnel. Phil repart dans sa rêverie.

Bien sûr, par « choses profondes » il entend également des choses de nature émotionnelle, comme l'attention portée et reçue, le sentiment d'affinité, le plaisir de manger, de contempler des paysages et d'avoir un corps qui danse, un corps doté de terminaisons nerveuses et de zones érogènes, il suppose donc que les choses profondes dont il parle incluent son propre trou du cul – non pas *explicitement*, mais si Keith décidait de le comprendre ainsi, ce ne serait pas pour lui déplaire –, et bien que Keith ne l'ait enculé qu'une fois jusqu'ici, ç'a été une expérience si explosive qu'elle lui a permis de mesurer d'une manière fugace mais réellement déterminante à quel point un corps humain peut éprouver du plaisir.

« Phil. »

Phil sursaute. Alan s'adresse à lui, tout le monde le regarde.

« À ton tour, Phil.

– Oui, ah, oui oui...

– À toi de nous dire ce dont tu es fier.

– Oui oui, bien sûr. » Phil est tellement loin qu'il a à peine conscience de ce qu'il dit, à savoir : « Je suis fier de la manière dont l'équipe s'est soudée cette semaine. J'ai senti que nos canaux de communication étaient ouverts. Je crois qu'on est enfin prêts à se montrer vulnérables. »

Alan hoche gravement la tête comme si Phil participait à un télécrochet et venait de révéler un élément tragique de sa vie personnelle, et Phil reprend son téléphone pour noter les corrections mentales apportées à son petit mot dans le livre. C'est à ce moment-là qu'il remarque le message de Maggie.

Une grande nouvelle ? Ça ne lui dit rien qui vaille.

Maggie et Phil se parlent régulièrement depuis l'enfance. Ils

ont une telle habitude l'un de l'autre – c'est même une dépendance – qu'ils se sentent vite mal dans leur peau lorsqu'ils perdent le contact trop longtemps. Il répond : *Oui, suis libre demain*, bien que ce ne soit pas vrai et que ça l'oblige à reporter son rendez-vous avec sa mère à plus tard dans l'après-midi.

Il a un gros week-end en perspective : Keith après le boulot, Maggie demain matin, sa mère l'après-midi, la fête demain soir. D'une seconde à l'autre, la réunion va se terminer et ce sera le début fracassant du week-end le plus chaud de l'année. Dans un bref instant, il va courir jusqu'à son bureau, éteindre son PC et s'élancer, haletant, vers le soleil : alors, seulement alors, sa vraie vie commencera.

• • •

Rosaleen s'installe au volant, sa journée terminée. Elle attache sa ceinture quand un *ding* de son téléphone lui annonce l'arrivée d'un texto de Phil. *Salut maman, j'ai un imprévu demain, on peut se voir à 14 h plutôt qu'à midi ? Merci, bises.*

« Bon Dieu », grommelle-t-elle, prise d'un bref mais puissant sentiment de culpabilité d'avoir utilisé vainement le nom du Seigneur, bien que n'ayant plus la moindre foi en Lui ni en Son nom depuis qu'elle a quitté l'Irlande à l'âge de dix-huit ans.

Elle soupire entre ses lèvres. Elle se sent en permanence coupable en ce moment, surtout depuis sa visite chez le médecin la semaine dernière, lorsqu'il lui a parlé de ses grosseurs aux seins, aux aisselles et au dos. Elle éprouve également un intérêt renouvelé pour le Seigneur.

Elle répond à Phil, lui dit que ce n'est pas grave, s'en veut d'avoir pensé le contraire.

Voilà dix jours que le diagnostic est tombé, cinq qu'elle tente de joindre Phil pour le lui dire, et trois qu'elle a décidé que le voir en chair et en os serait préférable.

Il n'a repoussé que de deux heures, mais c'est difficile de lui

mettre la main dessus, à son fils cadet ; il repousse de deux heures, puis de quatre, puis de plusieurs jours, puis de plusieurs semaines, et les médecins ne peuvent pas encore dire avec certitude s'il lui reste plusieurs semaines ou plusieurs années.

Elle aussi a connu cette insouciance, à une époque. Elle passait tout son temps avec Pauline Duffy du numéro 47, jusqu'à ce que sa mère la menace de l'envoyer en pension si elle continuait de faire la java avec Pauline la dévergondée notoire.

Elle sort de sa place en marche arrière et allume la radio. C'est le journal de 18 heures ; la baleine dans la Tamise. Une experte interviewée, une certaine Valerie, explique que la baleine est désorientée, blessée et incapable de regagner la mer.

« La Tamise, dit-elle, est beaucoup moins profonde que l'océan où évolue habituellement un hyperoodon boréal. Nous mettons tout en œuvre pour l'aider, pour la rassurer, pour la faire doucement sortir du fleuve et la ramener vers le large, mais à l'heure où je vous parle, mes collègues et moi-même sommes extrêmement inquiets pour sa santé. »

Rosaleen soupire.

« C'est affreux », dit-elle tout haut, sans s'adresser à personne. Elle s'imagine en parler à Pauline.

La périphérie de Basildon défile à l'extérieur. Pour qui croise son chemin, Rosaleen est quelqu'un d'ordinaire – une femme brune qui conduit prudemment –, mais en elle se passent toutes sortes de choses.

Prolifération de cellules cancéreuses.

Délectation à l'idée de retrouver le verre de vin et la paire de chaussons qui l'attendent chez elle, et de quitter sa tenue de travail dans laquelle elle étouffe. Chaque jour, elle se force à enfiler ce chemisier rouge vif et ce gilet bleu terne. Chaque jour, elle noue le petit foulard de mousseline autour de son cou, chaque jour en se disant la même chose : il est ridicule de devoir s'habiller d'une manière particulière pour faire ce boulot. Elle travaille dans un centre d'appels, les clients ne la voient pas et se moquent de

savoir si elle porte un foulard ou non. Chaque jour, elle s'assied devant un ordinateur, un parmi des centaines, dans une salle où des affiches vantent les quatre préceptes de l'entreprise (« Se donner les moyens d'agir », « Assumer ses responsabilités », « Se dépasser », « Accomplir son devoir »). Elle répond aux appels de clients mécontents qui souhaitent annuler leur abonnement TV, Internet ou téléphone. Chaque jour, elle dit « Je suis navrée », ou « Je veux être la première à m'excuser », ou « Voilà ce que je vais faire : je vais vous mettre en attente, juste une seconde, et si vous le voulez bien je vais discuter avec mon chef d'équipe de la suite à apporter à cette affaire ». Chaque jour elle a une séance de coaching avec son chef d'équipe, qui lui dit qu'il croit en elle, qu'elle a du potentiel et qui lui parle comme si elle était Rocky s'appêtant à monter sur le ring, et non une quinquagénaire s'efforçant de convaincre un grand-père en colère à Cardiff que, oui, sa qualité de vie sera significativement amoindrie s'il n'a pas accès à Wedding Channel, Murder Channel ou Sky Atlantic.

Elle se gare dans son allée. De l'autre côté de la rue, Joan Seymour – la mère d'Ed – est assise sur le trottoir comme d'habitude. Tous les soirs et depuis toujours, semble-t-il à Rosaleen, Joan sort le contenu de son séjour – fauteuils, tapis, confiturier, tout – et s'installe sur le trottoir comme s'il lui appartenait. Avant, ça rendait Rosaleen dingue. À quoi bon avoir une maison si c'est pour vivre dehors ? Pour qui Joan se prenait-elle ?

Mais elle regrette aujourd'hui d'avoir été aussi sévère. Le mari de Joan, qui est mort cette année, s'installait autrefois avec elle. Elle continue de sortir son fauteuil comme s'il était encore là pour s'y asseoir.

Rosaleen s'inquiète pour elle, oui.

Mais elle est également fatiguée.

Elle se retient de dire bonjour et fait semblant de ne pas la voir. Elle chantonne un air indéterminé tout en fouillant dans son sac, mais son sentiment de culpabilité – qui continue de la ronger depuis qu'elle a prononcé le nom du Seigneur en vain – prend le dessus.

« Salut, Joan, lance-t-elle. Ça va ? »

Joan grogne.

« Il fait beau, ce soir, reprend Rosaleen. Tu veux de la compagnie ?

– Oui, viens. »

Rosaleen traverse la rue. La chaleur monte du bitume. Les insectes bourdonnent dans l'air lourd.

Il n'y a pas d'endroit où s'asseoir, à part le fauteuil de Peter ou l'accoudoir de celui de Joan – deux options qui dénotent chacune à leur manière un manque d'égard et un excès de familiarité –, Rosaleen reste donc debout, ne sachant que faire de ses mains ; elle les met dans ses poches, puis derrière son dos. Elle regarde autour d'elle à la recherche d'un sujet de discussion, puis, désespérée et saisie de panique, lâche : « J'adore ton fauteuil.

– Tu t'assois, oui ou non ? rétorque Joan sans lever la tête.

– Moi ? Oh non, ça va, merci...

– Il est mort, tu sais.

– Pardon ?

– Mon mari. Il est mort. Tu peux t'asseoir dans son fauteuil. »

Joan allume une Marlboro rouge. Elle désigne le fauteuil d'un geste impatient. « Assieds-toi, enfin. Il ne va pas débarquer.

– D'accord, dit Rosaleen en s'asseyant dans le fauteuil comme s'il menaçait de se briser.

– Je ne crois pas aux fantômes, tu sais. Je ne crois pas au paradis. Peter est parti pour toujours. Je ne sacralise rien. Je ne me voile pas la face. Ça m'est égal, qui s'assoit dans ce fauteuil.

– Oh, chacun vit le deuil à sa manière. »

Lentement, avec indolence, sans cesser de regarder dans le vide, Joan dit : « Les hommes meurent toujours avant leur femme. Tu le savais ? Suicide. Cancer. Crise cardiaque. AVC. Il y a des articles là-dessus dans les journaux. On en parle dans les talk-shows. Les experts disent des trucs du genre : “Le féminisme est allé trop loin – le droit de vote, c'était bien, mais les hommes qui meurent, non”, et tu as un diététicien à la con qui vient te raconter qu'on

n'a que trop tardé à se détourner de la viande rouge. On encourage les gens à parler de leur santé mentale. À se palper les testicules pour vérifier qu'ils n'ont pas de tumeur. On leur fait des démonstrations avec des scrotums désincarnés, des scrotums éducatifs en plastique bleu layette. »

Joan glousse brusquement en évoquant ce détail, avant de poursuivre : « Mais en fin de compte c'est un cancer des poumons qui a eu la peau de Peter. L'amiante. Il n'avait même pas regardé une clope depuis des dizaines d'années. »

Rosaleen jette un coup d'œil circulaire. Elle se frotte les mains comme si elle avait froid.

« Raconte, comment va ton fils ? bredouille-t-elle. Comment va Ed ? Ça marche toujours avec Maggie ? »

Joan tire sur sa cigarette.

« Ils vont revenir vivre à Basildon.

– Non !

– Elle est enceinte.

– Sans blague ! Phil ne m'a rien dit. Ni Callum.

– Elle est à douze semaines. Ils commencent tout juste à en parler.

– Oui, ça se comprend.

– J'ai hâte de les avoir près de moi. Avec un bébé, en plus.

– C'est super pour toi. Phil est à Londres et on ne le voit presque jamais. Pareil pour Callum. Bon, Callum a son mariage qui approche, on ne peut pas lui en vouloir, mais ces deux-là, ils ne nous disent jamais rien. Même à Steve, ils ne lui parlent presque pas, et c'est réciproque. » Rosaleen hésite, enfonce ses ongles dans ses mains, puis décide de tenter une plaisanterie. « Je te jure, dit-elle. J'ai l'impression d'être une interprète dans cette famille. Une standardiste. »

Joan rit. « C'était pareil avec Peter et Ed. Il fallait toujours que je serve d'intermédiaire.

– Je suis sûre qu'ils t'en étaient reconnaissants.

– C'est un gentil garçon, Ed. Idiot, mais gentil.

– Tu as de la chance. »

Un petit coup de vent fait frissonner le palmier – le premier souffle d'air de la journée.

« C'est vrai », concède Joan, la voix secouée par un soupir.



Callum, fils aîné de Rosaleen et meilleur ami d'Ed, se marie dans six semaines. Rosaleen ne pense qu'à ça. Le cancer n'a réussi que partiellement à supplanter cette perspective dans son esprit. Elle s'imagine se levant au repas et faisant tinter un verre à vin avec son couteau. Elle s'éclaircira la voix, s'efforcera de se calmer et sourira sereinement aux membres des familles et aux amis rassemblés dans la salle. « Callum, dira-t-elle. Avant de t'avoir, je n'aurais jamais cru que tant de créatures pouvaient vivre sous la terre d'un seul petit jardin. »

Elle le dira parce que c'est vrai. Dès qu'il a su marcher, Callum s'est mis à arpenter le jardin et à creuser à la recherche de lombrics, de millepattes et de toutes sortes de larves. Il les plaçait dans ses mains en coupe, s'approchait de la porte de derrière – doucement, pour ne pas déranger les petites bêtes endormies – et s'écriait : « Regarde ce que j'ai trouvé ! », le visage illuminé d'une expression de pur émerveillement. C'était un enfant aventureux. Il pouvait rendre extraordinaires même les situations les plus banales. Lui et son meilleur ami, Ed Seymour, transformaient les salons et les cuisines en bateaux pirates, en centres commerciaux hantés, en tombeaux de pharaons. Elle était si fière de lui à l'époque. Il faisait sa joie. Bien sûr, elle aimait ses deux fils autant l'un que l'autre, mais il est indéniable que seul Callum ait eu un tant soit peu de confiance en lui, enfant.

Quand elle lui a parlé de son cancer, il a voulu l'aider. Il a proposé de payer pour la faire soigner dans le privé. Pas question de la laisser poireauter sur une liste d'attente du système public de santé les cinq prochaines années. Ils allaient demander un deuxième, un